

brave dame, pensait l'Italien, tandis que la voiture le ramenait vers Panama.

A mi-route, il croisa un cavalier qui courait à franc étrier vers la villa : ce cavalier était Pierre Miquet.

— Monsieur Miquet ! monsieur Miquet ! cria Giovanni en faisant arrêter sa voiture.

L'ingénieur se retourna et, reconnaissant l'Italien, fit volte-face pour mieux le rejoindre.

— Attachez donc votre cheval derrière la voiture, dit l'entrepreneur, et montez avec moi.

— C'est que je suis pressé, répliqua Miquet.

— Vous le serez moins, quand vous saurez ce que j'ai à vous dire, riposta l'Italien.

Et tandis que l'ingénieur, mettant pied à terre, attachait la bride de son cheval au ressort de la voiture, Giovanni Corda s'assurait que son revolver jouait bien dans sa gaine.

## XXI.—LE CAMP DE SANTA-ANA.

Après la destruction du vieux Panama par le boucanier Morgan, le gouverneur Fernandez de Cordova choisit pour l'emplacement de la cité nouvelle une péninsule rocheuse, de défense facile, au pied du Cerro Ancod.

Le célèbre don Alfonso de Villa Corta en fit une place très forte, n'ayant d'autre égale que Cartagène, dans toute l'Amérique du Sud ; il l'entoura de puissantes murailles, épaisses de plusieurs mètres, et construites de trois côtés sur la laisse de basses mers ; tout l'espace enfermé dans les remparts fut ensuite remplacé de façon à ce que le sol même de la ville formât un terre-plein de vingt pieds d'élévation ; à chaque extrémité du front regardant la mer, un bastion colossal se dressait.

Aujourd'hui le bastion du Sud-Est, assez bien conservé, sert de promenade aux habitants qui viennent, le soir, y respirer à pleins poumons la fraîche brise marine ; l'autre, complètement démantelé, découpe sur l'azur bleu du ciel les ruines noircies du couvent de San-Francisco ; quant aux fortifications, désarmées depuis longtemps, elles s'écroulent de toutes parts ; les pans énormes, battus continuellement en brèche par le ressac, gisent ça et là sur la grève, envahis par des abrisseaux et des plantes pariétaires.

Du côté de la terre, les murs ont été rasés, les fossés comblés, et rien ne sépare plus la ville même de Panama de ses faubourgs : Pueblo, Nuevo, Arrabal, Santa-Ana.

Si la salubrité de la ville et les communications ont gagné à cette *hausmanisation*, on ne peut pas en dire autant de la stabilité politique ; ces faubourgs, en effet, sont le séjour de la plupart des gens de couleur, gens assez doux, bons et serviables en somme, mais paresseux et faciles à pousser aux révolutions.

En outre, la situation même de ces faubourgs, de celui de Santa-Ana surtout, est dangereuse ; bâties au sommet d'un mamelon assez élevé, à une portée de fusil de la ville, les habitations de Santa-Ana ressemblent à autant de nid de vautours surplombant la ville et prêts à s'y élancer, becs et serres en avant.

Ces hauteurs de Santa-Ana sont, d'ailleurs, considérées comme tellement importantes, nous apprend M. Armand Reclus, que du temps des Espagnoles, il était interdit d'y élever le moindre bâtiment, fût-ce une simple sara. Un marquis de Santa-Ana, propriétaire de ces terrains, voulut tourner la difficulté : fort de l'appui des ordres religieux, dont l'autorité balançait l'autorité du vice-roi, il fit construire d'abord une église avec couvent, au centre même du plateau, et le gouvernement n'osa réclamer.

Arguant alors de ce que ces édifices abrogeaient virtuellement l'édit en question, le marquis bâtit une vaste maison seigneuriale. Mais, en dépit de ses intrigues et des influences du clergé, il ne réussit pas à la terminer, la cour d'Espagne ayant donné l'ordre formel de suspendre les travaux.

Eglise, monastère, palais inachevé, servent aujourd'hui de forteresse au peuple des faubourgs qui se réfugient sur ces hauteurs, comme autrefois le peuple romain sur le mont Aventin, toutes les fois qu'un *pronunciamiento* est décidé.

C'est là que, suivant l'exemple des chefs de mouvements précédents, le général Mendès y Tendura avait pris position, à la tête d'une petite armée de quinze cents hommes de toutes couleurs et de tous costumes.

C'est que, depuis l'émeute par laquelle s'était terminée la course de taureaux, les événements avaient marché vite.

En quelques jours, l'émeute s'était transformée en insurrection régulière que le gouvernement de Panama avait dû songer à réprimer ; aussi avait-il envoyé le peu de troupes dont il disposait couronner un petit mamelon presque aussi élevé que celui de Santa-Ana et commandant la plage ainsi que la route du terrible faubourg.

Mais c'était là plutôt une manifestation platonique et une manière de protestation qu'un mouvement stratégique, car les précédentes révolutions avaient prouvé que, vu son petit nombre de défenseurs, cette position était intenable.

Les troupes régulières, n'attendaient donc que les premiers coups de fusils des insurgés pour se replier en bon ordre et rentrer en ville.

Or, ces premiers coups de fusil, le général n'avait pas encore donné l'ordre de les tirer : il semblait même hésiter.

Certes, il ne s'était pas engagé sans un grand serrement de cœur, dans cette grosse aventure ; non pas qu'il éprouvât à l'égard du gouvernement un dégoût moindre de celui qui s'était emparé de lui, dès l'affaire de la " Panama Railroad et Cie " ; mais il songeait que pour faire triompher ses principes, il allait falloir répandre du sang, beaucoup de sang, peut-être... et ce sang était celui de ses compatriotes, de ses frères.

Ah ! s'il avait pu marcher seul au palais du gouverneur, l'empoigner par les oreilles et le jeter à la mer ! dût-il, à cette expédition donquichottesque, perdre la vie, il l'aurait fait.

Malheureusement, les gens du pouvoir qu'il avait compté intimider par une démonstration armée, ne paraissaient aucunement disposés à quitter la place sans coup férir, et le brave général commençait à sentir peser lourdement sur ses épaules les responsabilités de l'aventure.

Maintenant, il était trop tard pour reculer et il devait obéir aux vœux des comités avec lesquels il avait eu l'imprudence de fraterniser.

Et, faisant contre fortune bon cœur, il avait dit à sa femme, en parodiant ce mot célèbre d'un révolutionnaire français peu convaincu :

— Il faut bien que je les suive, puisque je suis chef !

Mme Mendès s'était inclinée devant cet argument auquel il n'y avait rien à répondre ; d'autant plus que si le général s'était avisé de fausser compagnie aux comités, il eût été en grand danger d'être lynché, c'est-à-dire pendu à l'un des arbres de sa villa.

Merced, par contre, ne voyait pas les choses aussi tristement que sa mère ; ayant entendu souvent le général développer ses opinions sur la politique séparatiste, elle s'était prise au contraire d'enthousiasme pour cette cause, et le sang généreux qui bouillonnait dans ses veines lui faisait applaudir presque à cette dangereuse entreprise.

La villa de " Santa Virgen " n'étant pas éloignée de Santa-Ana, la jeune fille pouvait aller facilement au camp, et elle était plus souvent auprès de son père qu'auprès de sa mère.

Les soldats improvisés du général ne lui faisaient pas peur, d'ailleurs, ces hommes enchantés de voir cette iolie et courageuse personne traverser leur campement, lui témoignaient le plus grand respect.

Dans Panama, à l'exception de la garde renforcée du palais du gouvernement, on ne se fût point douté que l'insurrection était aux portes : la circulation était libre et les affaires n'avaient subi aucune interruption, aucun ralentissement.

Dans le port, les bâtiments de commerce déchargeaient, comme à l'ordinaire, leurs marchandises ; les magasins n'avaient point cessé d'être ouverts à la clientèle et les banquiers continuaient leurs opérations financières imperturbablement, profitant seulement des circonstances pour élever le taux de l'escompte aussi haut que possible, absolument indifférents, du reste, aux changements qui pouvaient survenir dans les pouvoirs publics.

Il n'était pas probable, d'ailleurs, que le gou-

vernement régulier résistât longtemps, car il avait toutes les peines du monde à maintenir ses troupes ; tous les matins il fallait leur distribuer la solde et, de jour en jour, elles se montraient plus exigeantes ; de deux piastres, prix du début, il avait fallu, au bout d'une semaine, monter à quatre piastres... où s'arrêteraient les prétentions de cette soldatesque qui, semblable en cela aux maisons de banque, élevait le taux d'un sang qu'elle ne versait pas ?

En continuant de ce train-là, la caisse de l'Etat devait être bientôt à sec.

Du côté des insurgés, le système était différent. On donnait pas mal d'argent que fournissait secrètement la banque " Schmidt, Jackson and Co ", et l'on y faisait beaucoup de promesses, ce qui est le grossier appât auquel le peuple se laisse toujours prendre.

Les troupes gouvernementales, composées en grande partie de volontaires, recrutées pour la circonstance n'avaient d'autre objectif que de maintenir l'ordre de choses existant, tandis que les soldats du camp de Santa-Ana avaient en perspective tout ce qu'ils réclamaient et même davantage.

Au camp, la vie n'était pas désagréable ; on ne faisait rien, on avait à profusion des vivres recueillis dans les campagnes avoisinantes, et les liquides, tirés de la même source, coulaient à profusion.

Quant au recrutement, il se pratiquait autrement qu'en ville ; lorsque la persuasion au point de vue politique ou l'appât de l'argent ne suffisaient pas pour amener des recrues à embrasser volontairement la cause de la révolution, on enlevait purement et simplement les récalcitrants, quelles que fussent leur couleur et leur nationalité.

En sorte que la petite armée du général se divisait en deux catégories bien distinctes ; les volontaires, venus là par conviction ou par ambition, et ceux qu'on avait incorporés par force.

Les premiers surveillaient les seconds, et sévèrement ; un pareil système ne va pas sans quelques violences, qu'on appelle indispensables.

Sans même prendre la peine d'en référer au général, qui, d'ailleurs, n'aurait pu s'y opposer efficacement, les recrues ainsi amenées au camp, bon gré, mal gré, et qui refusaient d'obéir, étaient fusillées.

Les exécutions sommaires entretenaient l'esprit militaire dans ce ramassis d'hommes difficiles à contenir et dans l'esprit desquels l'inactivité faisait bouillonner les mauvais instincts.

Et les patrouilles entraînaient ainsi au camp, journellement, tous ceux qui avaient eu l'imprudence de s'aventurer dans le voisinage ; ces patrouilles poussaient même l'audace jusqu'à s'aventurer en ville ; prenant d'assaut les tavernes isolées, s'emparant des consommateurs qu'elles ramenaient comme un troupeau, emmenant aussi le patron de la taverne, s'il faisait mine de protester.

Depuis huit jours les choses étaient ainsi, mais il était peu probable que la situation pût se prolonger fort longtemps ; les comités s'impatientaient et avaient mis le général en demeure d'agir enfin.

Le bruit s'en était répandu parmi les irréguliers, et la perspective d'un prochain pillage mettait dans le camp une animation extraordinaire.

C'était le soir, et le camp présentait un aspect des plus pittoresques, avec ses feux qui s'allumaient sur toute l'étendue du plateau ; on aurait dit d'une foire très animée, les hommes allant, venant, riant, criant, chantant, se disputant, car la discipline n'était pas la première qualité de cette troupe recrutée au hasard et composée d'éléments disparates.

Le général était populaire, mais peu obéi.

Quant à lui, il avait établi son quartier général dans l'ancien monastère, sous les arcades où se promenaient autrefois les moines pensifs et recueillis, des chevaux, tout harnachés, étaient attachés à des piliers et mangeaient la provende, troublant de leurs hennissements ces vastes solitudes dont les échos n'avaient répété, pendant de longues années, que les prières et les cantiques.

Bivouaqués en plein air, au milieu de la cour d'honneur, une demi-douzaine d'insurgés préparaient leur repas du soir ; d'eux-mêmes, ils s'étaient nommés officiers d'ordonnance du général qui n'avait point osé s'y opposer, de crainte de déplaire aux comités dont ces gens étaient les membres les plus influents.